

Zeitschrift: Schweizer Hebamme : offizielle Zeitschrift des Schweizerischen Hebammenverbandes = Sage-femme suisse : journal officiel de l'Association suisse des sages-femmes = Levatrice svizzera : giornale ufficiale dell'Associazione svizzera delle levatrici

Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband

Band: 96 (1998)

Heft: 3

Artikel: Etre sage-femme dans la Rome antique

Autor: Gogniat Loos, Fabiène

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-950193>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EDITORIAL

C'est Engels qui a dit: «L'histoire ne se répète pas, elle bégaie». C'est tellement vrai. Si l'on songe à la place de la sage-femme dans l'Antiquité gréco-romaine, on se dit que les choses n'ont



pas tellement changé. La sage-femme d'alors devait avoir des qualités humaines, physiques et intellectuelles très importantes. Ses

responsabilités étaient grandes. Les accidents obstétricaux sont d'ailleurs nombreux.

Assez pour écrire sur la pierre tombale d'une sage-femme, morte à Trèves, ce compliment: «Nulli gravis» – elle ne fit de mal à personne.

Les médecins ne pratiquaient pas les accouchements normaux, qui avaient toujours lieu au domicile de la parturiente (différences notables avec la situation actuelle), mais étaient volontiers appelés en renfort si des complications survenaient. La sage-femme alors s'efface à contrecœur et se soumet aux ordres médicaux (bien souvent vains, vu l'état des connaissances d'alors).

Ainsi, tout au long de l'histoire (antique et moderne!), l'esprit de rivalité sépare la sage-femme et le médecin plus souvent que l'esprit de concorde et de coopération ne les rapproche. Peut-être serait-il de bon ton de suggérer à l'histoire de cesser enfin de bégayer, pour le bien-être et la sécurité des femmes et des enfants d'aujourd'hui.

Perspectives historiques

► Etre sage-femme dans la ROME ANTIQUE

Le plus vieux métier du monde n'est peut-être pas celui qu'on croit. Bien avant de vendre leur corps, les femmes ont d'abord mis des enfants au monde. Et ceci depuis des temps immémoriaux.

Fabiène Gogniat Loos

POUR ce faire, les «femmes des cavernes» ont probablement été aidées par les anciennes de la tribu, celles qui avaient déjà vu bon nombre d'accouchements et en avaient une modeste expérience. Avec le développement de la société et celui de l'économie, des femmes ont commencé à exercer ce métier pour en vivre. Ce fut le cas en Grèce antique, mais aussi à Rome, au début de notre ère.

Deux auteurs complémentaires

Deux auteurs anciens nous donnent des informations détaillées sur les pratiques en obstétrique et le rôle des sages-femmes. Leur point de vue est d'ailleurs très différent, soulignant le fossé séparant croyances populaires et médecine antique. Pline l'Ancien, magistrat et écrivain du 1^{er} siècle de notre ère, nous rapporte essentiellement la pratique médicale du peuple, avec son cortège de croyances traditionnelles. Soranos, quant à lui, est un médecin d'origine grecque, qui vint s'installer à Rome au début du 2^e siècle; il décrit dans un traité intitulé «Gynécologie» les règles obstétriques recommandées par le corps médical. Leurs témoignages sont assez complémentaires.

Ainsi par exemple Pline l'Ancien est d'avis qu'en cas de délivrance difficile,

il suffit de mettre en contact le placenta d'une chienne (sans qu'il ait touché terre) avec les reins de la parturiente pour provoquer l'expulsion immédiate. Toutes ses autres recommandations sont du même type. On ne peut s'empêcher de penser aux risques d'infections pour la mère et l'enfant si de tels «objets» venaient au contact de la partie vaginale. Mais si un tel traitement nous paraît aujourd'hui ridicule, il ne faut pas minimiser l'efficacité de son effet placebo. Si une femme, en plein travail, croit fermement qu'une peau de serpent appliquée sur son ventre atténuera ses douleurs (autre «remède» conseillé par Pline), elle peut soudain se détendre et se sentir mieux. Cette «médecine du peuple», basée sur les traditions et les remèdes de bonnes femmes, est certainement celle que la plupart des femmes du monde gréco-romain ont connue.

La sage-femme idéale

Et les sages-femmes, me dira-t-on? Elles sont parmi les premières femmes du monde antique à exercer une profession. Mais elles étaient probablement peu nombreuses et essentiellement établies dans les villes, au service des familles qui en avaient les moyens. Soranos nous décrit la sage-femme idéale, de son point de vue de médecin:

«Le sujet apte (à devenir sage-femme) possède une instruction élémentaire, de la vivacité d'esprit, de la mémoire, de l'ardeur au travail, de la discrétion; en général, elle doit avoir une sensibilité vive, des membres bien proportionnés, de la robustesse; certains auteurs réclament aussi des doigts longs et fins, aux ongles ras.

L'instruction élémentaire lui permet d'acquérir son art en recourant aussi à la théorie; la vivacité d'esprit, de suivre aisément ce qu'on dit ou ce qui se passe; la mémoire lui sert à maîtriser les connaissances qu'on lui inculque,



Scène d'accouchement en terre cuite, trouvée sur le monument funéraire d'une sage-femme à Ostie. La scène correspond bien à la description qu'en fait Soranos: siège obstétrical à poignées, aide se trouvant derrière la parturiente et la soutenant, petit tabouret bas pour la sage-femme, etc. (Musée d'Ostie).

car connaître c'est se souvenir de ce qu'on a appris; l'ardeur au travail lui donne de la résistance vis-à-vis des imprévus (il faut en effet une résistance toute masculine à qui désire acquérir une telle somme de connaissances); la discrétion se justifie puisque les familles se fient à la sage-femme, et qu'elle a accès aux secrets des êtres (les moins sérieuses prennent prétexte pour tramer quelque malhonnêteté de leurs prétendues connaissances médicales). Il lui faut aussi des sens aiguisés pour enregistrer certains détails par la vue, d'autres par les réponses aux questions qu'elle pose, d'autres encore grâce au toucher. Si ses membres doivent être bien proportionnés, c'est pour lui éviter toute gêne dans les activités de son ministère. La robustesse s'impose parce qu'en raison de la fatigue physique que lui causent ses tournées, elle fournit double travail. Elle doit enfin avoir les doigts longs et fins, et les ongles ras, pour pouvoir toucher sans risque de lésion une zone enflammée profonde.» (Gynécologie, I, 3)

On le voit, les qualités exigées sont nombreuses. Il est fort probable que la majorité des sages-femmes en exercice ne satisfaisait pas à cette longue liste. Mais on peut penser que les sages-femmes employées par la famille de l'empereur, où elles étaient engagées à demeure, comme le reste du personnel de maison, devaient s'approcher de ces critères.

Témoignages épigraphiques

Car, on l'a dit, la sage-femme à proprement parler n'était pas très répandue. Des milliers d'épithaphes funéraires ont traversé les âges, mais seules vingt-sept commémorent des sages-femmes dûment identifiées comme telles. C'est extrêmement peu, surtout si l'on songe que seize de ces sages-femmes étaient clairement au service des grandes familles de Rome, voire de la famille même de l'empereur. Cela laisse très

peu de sages-femmes établies dans le reste de l'empire. Preuve s'il en fallait que dans les campagnes, on pratiquait une obstétrique très sommaire.

En Grèce, la profession de sage-femme était bien reconnue, car il nous reste des extraits de traités gynécologiques écrits par des femmes, cités par des auteurs masculins (ce qui est digne d'être mentionné, dans une société si machiste!). C'était là une profession respectable qui permettait de vivre de ses gains. La situation semble différente à Rome, où la plupart des sages-femmes étaient d'origine servile (affranchies, c'est-à-dire anciennes esclaves rachetées) ou filles d'affranchies. Les noms de ces femmes (quand ils nous sont parvenus au travers des inscriptions) confirment cette hypothèse. La plupart ont des noms grecs (les Grecs



Sonde utérine antique, trouvée en Angleterre. Comparée à une sonde utérine moderne, les similitudes sont frappantes (Norwich, Castle Museum).

Plaidoyer pour l'allaitement maternel

Au début de notre ère, le dilemme de l'allaitement ne se pose pas dans les mêmes termes qu'actuellement. En effet, il n'existe pas de lait maternisé, et les femmes qui ne désirent pas allaiter n'ont d'autre choix que de faire appel à des nourrices qui se chargeront de nourrir et d'élever l'enfant jusqu'à ses 2 ans. Certaines voix s'élèvent là contre, en particulier celle de Favorinus d'Arles, un philosophe eunuque:

«Lorsque Favorinus eut appris que la jeune femme dormait, épuisée par la fatigue et le manque de sommeil, il se mit à parler plus à loisir et dit: «Je ne doute pas qu'elle va elle-même nourrir son enfant.»

Et devant la grand-mère peu enthousiaste, il plaida la cause de l'allaitement maternel:

«Je t'en prie, ô femme, laisse-la être totalement et intégralement la mère de son enfant... Penses-tu, toi aussi, que la nature a donné aux femmes des seins qui soient de bien jolis organes, destinés non pas à nourrir les enfants mais à embellir la poitrine? Car c'est bien dans cet état d'esprit que... la plupart de ces monstrueuses femmes s'efforcent de dessécher et de tarir cette source sacrée du corps, qui nourrit le genre humain, en courant le risque de détourner le flux de leur lait ou de le corrompre, comme s'il gâtait les grâces de leur beauté (...).»

On réplique à Favorinus qu'il importe peu de savoir d'où vient le lait qui nourrit l'enfant pourvu que celui-ci pousse bien. Mais le philosophe n'est pas du tout d'accord:

Il considère que «celles qui abandonnent leurs enfants, les écartent d'elles et les donnent à élever à d'autres coupent, ou du moins affaiblissent et relâchent, ce lien de l'âme et de l'affection, cette sorte de ciment grâce auquel la nature unit parents et enfants».

«Car lorsque le petit est donné ailleurs, lorsqu'il est éloigné des yeux de sa mère, le chaleureux amour maternel s'éteint graduellement et petit à petit; chaque cri de l'inquiétude impatiente est étouffé. Et un enfant qu'on donne à nourrir à une autre est presque aussi complètement oublié qu'un enfant que la mort a ravi.»

«Et chez l'enfant lui-même, l'âme, l'amour, l'intimité, prennent pour seul objet celle dont il reçoit la nourriture; et de ce fait, comme cela se passe chez les enfants exposés, il n'a aucun sentiment pour la mère qui l'a mis au monde, et ne la regrette pas.»

étaient des esclaves de choix à Rome), ou des noms latins mais généralement associés à des esclaves.

Une formation sur le tas

Il nous manque malheureusement des preuves concernant la formation de ces femmes. Tout ce qu'on sait, c'est que leur formation devait commencer tôt, car une inscription fait mention d'une certaine Pobjicia Aphe, obstetrix, morte à l'âge de 21 ans. (Corpus des inscriptions latines – CIL VI N° 9723). Deux autres sont mortes au début de la trentaine (CIL VI 6647 et 9724). A ce moment-là, leur formation était terminée. Peut-être avaient-elles appris le métier de leur mère ou avaient-elles été placées assez jeunes en apprentissage auprès d'une sage-femme renommée? Tout laisse à croire que leur statut social était assez bas, cela étant peut-être dû à leur origine servile. Les riches Romains faisaient probablement venir des sages-femmes esclaves de Grèce, où la formation était plus poussée.

Elles semblent avoir été bien rémunérées, par de l'argent ou des cadeaux en nature. Ainsi, dans une comédie de Plaute (auteur du 3^e siècle avant J.-C.), un homme se plaint de la somme importante qu'une sage-femme lui réclame en échange de ses services!

Siège obstétrical

Parmi les instruments obstétricaux au service de la sage-femme, on s'intéressera à une sorte de siège obstétrical décrit par Soranos:

«Au milieu, à l'endroit où l'on assiste la femme, il faut que soit découpée une ouverture en demi-lune, de taille moyenne, de façon que la patiente ne s'enfonce pas jusqu'aux hanches en raison de sa surface excessive; mais qu'en revanche les parties génitales n'y soient pas comprimées en raison de son étroitesse (...). La largeur totale du

Tire-lait romain en verre: sa longueur (32 cm) correspond à la distance moyenne entre la bouche et le sein, ce qui permettait à la mère de tirer elle-même son lait (Musée de Zadar).



Pierre tombale de Aélia Sotéra, sage-femme. L'inscription dit: «Aux dieux mânes de Aélia Sotéra, sage-femme, morte à l'âge de 35 ans. Aélius Antonianus Thémistoclés à son affranchie qui l'a bien mérité». Ces inscriptions funéraires sont une source importante pour les historiens (Musée de Split).

siège doit être capable d'accueillir des femmes même assez charnues; sa hauteur sera moyenne: aux femmes petites, on met un tabouret sous les pieds pour compenser la taille de leurs membres. Les flancs du fauteuil, au-dessous du siège, doivent être entièrement garnis de planches, tandis que le devant et le dos doivent rester ouverts, pour l'usage obstétrical qu'on va décrire. Dans la partie supérieure, au-dessus du siège et sur les côtés, il y aura deux bras formant un Π grâce à une entretoise, afin que les mains puissent prendre appui sur eux au cours des efforts. Derrière, il y aura un dossier incliné de façon telle que les reins et les hanches y trouvent une résistance aux mouvements de retrait.» (Gynécologie II, 3)

Un soutien psychologique important

L'accouchement peut commencer, mais il doit aussi y avoir sur place «trois aides capables de calmer par des paroles de réconfort les appréhensions de la parturiente (...). Deux d'entre elles se

placent sur les côtés, la troisième derrière. Leur rôle est de maintenir la patiente et de l'empêcher de glisser sous l'influence des douleurs (...). Pour le reste, la sage-femme, enveloppée tout entière d'un tablier propre, s'assied en face de la parturiente, et plus bas qu'elle: il faut en effet que l'extraction du fœtus ait lieu de haut en bas. La position agenouillée que préconisent certains pour la sage-femme est non seulement pénible mais disgracieuse (...).

Que la sage-femme s'assoie donc, cuisses écartées, la gauche un peu plus basse pour laisser libre jeu à la main gauche, en face de la parturiente, comme on vient de le dire. Nous recommandons que la partie inférieure des côtés du siège obstétrical soit bouchée; mais la partie arrière est occupée par l'assistante, qui doit obligatoirement agir de cette place: en effet, au moyen d'une compresse qu'elle applique, elle doit maintenir l'anus de la parturiente, pour prévenir les prolapsus et les déchirures qui se produisent au cours de l'effort. Par ailleurs, il est bon que le visage de la parturiente soit visible à la sage-femme, qui devra calmer ses appréhensions en lui annonçant qu'il n'y a rien à craindre et que l'accouchement se passe bien». (Gynécologie II, 5)

L'accouchement est affaire de femmes

Chez Soranos (comme d'ailleurs dans tous les autres écrits qui nous sont parvenus), pas de trace du mari. L'accouchement, c'est une affaire de femme! Les médecins hommes ne seront appelés au chevet de la parturiente que si son cas se péjore nettement et que la sage-femme avoue son impuissance. Bien souvent d'ailleurs, le médecin ne pourra rien tenter non plus. Les limites de la médecine antique sont importantes; la césarienne, par exemple, n'est pas une manœuvre médicale dans l'Antiquité. Lorsque les médecins parlent de recourir à la chirurgie, il s'agit d'extraire un fœtus par voie basse, mais seulement si la femme a des chances d'être sauvée.

Selon Galien, «les sages-femmes ne font pas se lever tout de suite les femmes en couche, et ne les installent pas tout de suite non plus sur la chaise. Mais elles commencent par toucher le col qui s'ouvre petit à petit. D'abord, disent-elles, il se dilate assez pour laisser entrer le petit doigt; puis encore plus; et, progressivement, les dimensions de l'ouverture augmentent. Quand celles-

ci sont suffisantes pour laisser passer le fœtus, elles font lever la femme enceinte, la font asseoir et lui ordonnent de faire l'effort d'expulser l'enfant». (Des facultés naturelles, III, 3)

Les soins à la mère et au nouveau-né

Une des tâches de la sage-femme est d'expliquer à la parturiente comment respirer et pousser pendant la contraction, sorte de préparation expresse à l'accouchement, pendant le travail. Ajoutons qu'on ne trouve pas de trace d'épisiotomie dans les écrits des Anciens.

Une fois le cordon coupé (avec un couteau propre, recommande Soranos), la sage-femme se chargeait d'examiner le bébé, afin de voir si ses chances de survie étaient bonnes ou non, s'il souffrait de déformation congénitale visible, puis de le laver. Soranos recommande d'enlever tout mucus résiduel dans le nez, la bouche, les oreilles ou l'anus, puis de placer une petite pièce de laine ou de lin oint d'huile d'olive sur le cordon ombilical.

Les soins à la jeune mère étaient aussi du ressort de la sage-femme, y compris d'éventuels traitements pour engorgement, par exemple. Soranos explique aussi comment stopper la lactation, si la mère ne désire pas allaiter (ce qui était le cas de la plupart des Romaines fortunées, qui confiaient

Pistes bibliographiques

Pour celles qui auraient envie d'en savoir plus sur le sujet et qui lisent l'anglais, on peut recommander l'article assez complet de Valérie French «*Midwives and Maternity Care in the Roman World*» paru dans *New Methodological Approaches to Women in Antiquity*, éd. M. Skinner, Hélios, 13 (2), 1987, pp. 69-84. Disponible dans les bibliothèques universitaires.

Sur l'obstétrique et la santé des femmes à Rome, on peut recommander un ouvrage plus grand public: *Le mal d'être femme - La femme et la médecine dans la Rome antique*, de Danièle Gourevitch, éditions Belles Lettres, Paris, 1984.

Dans un autre registre, pour celles que le problème de l'éthique intéresse: «*La conscience médicale antique et la vie des enfants*», article de R. Etienne, paru dans les *Annales de Démographie historique, Enfants et société*, 1973, pp. 15-61.

Si le problème de la contraception et de l'avortement vous passionne: *Histoire de la contraception et de l'avortement dans l'Antiquité gréco-romaine*, thèse de A.-M. Stalberg, Université de Genève, 1991.

l'enfant très jeune à une nourrice soigneusement choisie).

Un taux de mortalité effrayant

Ce qui frappe surtout, c'est le taux de mortalité maternelle et néonatale. Ce taux devait s'approcher de celui des

Femme allaitant son enfant, sur le sarcophage de M. Cornelius Staius (Musée du Louvre).

